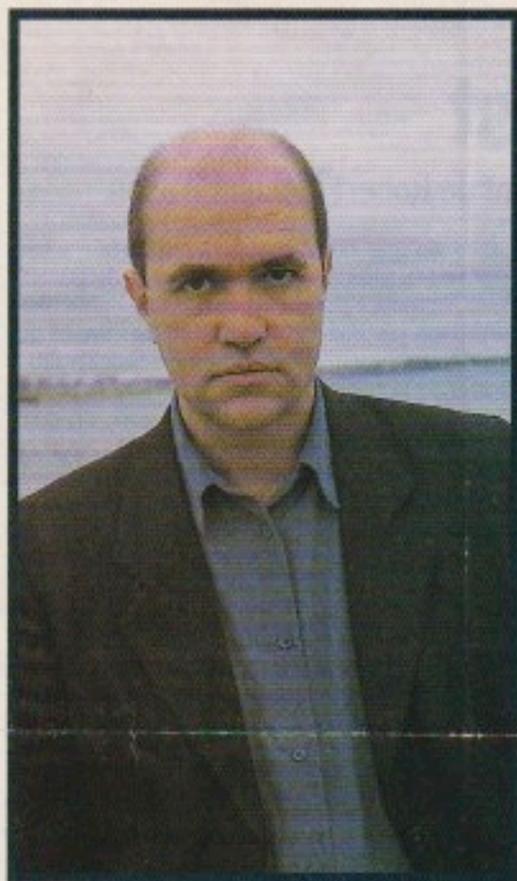


Le roman du plaisir différé

Sur fond d'Argentine blessée,
un livre magistralement orchestré de Colm Toibin.

Colm Toibin

Né en 1955 en Irlande, ayant vécu huit ans à Barcelone, après la mort de Franco, Colm Toibin se partage entre son appartement de Dublin et sa maison d'Andorre. Les livres de ce reporter, écrivain-voyageur et romancier, sont hantés par les problèmes de frontières et de double culture. Ont été traduits, toujours chez Flammarion, « Désormais notre exil » (1993), récit d'un Irlandais fuyant en Catalogne la guerre de religion qui déchire son pays (*Irish Times/Aer Lingus Literature Prize*), et « La bruyère incendiée » (1996), qui illustre les cas de conscience d'un juge irlandais dont la femme meurt d'un cancer. « Bad Blood » (1996) est le journal d'une pérégrination à travers la frontière entre les deux Irlandes, qu'on lira en attendant la traduction de « The Sign of the Cross », récit d'un périple fait sur les traces des grands pèlerinages européens.



PAR CLAUDE ARNAUD

Quel romancier français courrait le risque de consacrer ses cent premières pages au quotidien gris d'un prof sous-payé, durant la dictature des généraux, à Buenos Aires ? Il faut de l'humilité à Colm Toibin pour reconstituer le flou où se cache Richard Garay, fils unique vivant, depuis la mort de son père argentin, dans l'ombre de sa maman chérie, une Anglaise nostalgique de l'Empire. De la réalité, Richard ne perçoit que l'enveloppe qui le préserve, comme il évite comme une ombre le reflet de son homosexualité. Les voitures qui tournent la nuit pour alimenter la gégène des tortionnaires, comme les hélicoptères qui jettent des opposants drogués en mer, n'ont guère d'existence pour lui ; sa vie semble même de l'étoffe dont on fait les rêves.

La guerre des Malouines n'y changera rien. Entre la déclinante Angleterre et la pathétique Argentine – « deux chauves qui se battent pour un peigne », disait Borges –, Richard choisit par sulvisme la seconde. Il faudra la mort de sa mère pour lui ouvrir les yeux, ainsi que le procès public fait à la junte, que l'auteur suivit en direct pour un journal irlandais. Arrivent à Buenos Aires Donald et Suzann Ford, un couple d'Américains qui le prennent sous leur aile. Doté de ces nouveaux parents, que les Etats-Unis ont chargé de financer un candidat à l'élec-

tion présidentielle apte à servir leurs intérêts, Richard devient le cicérone des émissaires du FMI, puis l'informateur attiré de ce couple d'agents secrets, déjà actifs au Chili à la chute d'Allende.

L'arrivée salvatrice de Pablo, le frère d'un des élèves particuliers de Richard, bouscule ce récit magistralement orchestré. Bâti comme une icône gay, ce fils de la bourgeoisie *compradora* fait sortir Richard du placard. Abandonnant le vieux logis familial pour une splendide *beach-house* sur la marina, l'ancien fils à maman entre avec fracas dans l'univers du consumérisme. Longtemps une énigme pour ses propres parents, Pablo surmonte aussi le pesant machisme argentin pour goûter ouvertement au bonheur, avant d'être rattrapé par la maladie à quatre lettres, venue elle aussi des Etats-Unis.

Montrer comment l'Histoire change imperceptiblement un garçon triste en agent heureux d'une soumission nationale, c'est toute l'ambition de Toibin. Dissimulant son intelligence et son brio, cet excellent behavioriste n'utilise que de tout petits faits pour tenir son action dans le flou et ses personnages dans un climat de vacance morale. Dès lors, ceux-ci se sentent les pièces d'un jeu d'échec « attendant d'être déployées », Toibin comptant sur la finesse du lecteur et le temps pour faire sourdre les sentiments. La main de l'Oncle Sam, qui finira par hisser Carlos Menem au pouvoir, recoupe sur ce point celle de l'écrivain, qui aura porté durant dix ans ce roman du plaisir différé.

La marche lente, persuasive, puis fatale de l'intrigue évoque ces séances d'hypnotisme dont la victime se répète « à d'autres », avant de sentir ses jambes défaillir et son corps basculer. La libération érotique et l'ascension sociale de Richard recourent ironiquement la modernisation de l'Argentine, ce protectorat péroniste saisi par la fièvre libérale. Longtemps bridée, l'émotion se libère ; inauguré en polar historique, le récit s'achève en *love story* rose, avant de retrouver in extremis sa veine noire.

Tout à son apparente modestie artisanale, Toibin aime à se comparer à un *interior decorator*. Sa méthode nous ferait plutôt penser à ces castors qui bâtissent brindille par brindille leur refuge, jusqu'à y loger des ours. Décrivant la genèse croisée d'une double privatisation – celle de l'économie de l'Argentine précipitant celle des corps qui n'osaient s'y aimer –, ce roman montre avec éclat et pudeur que toute vie privée n'est que la face cachée sinon honteuse de l'Histoire. ■

« Histoire de la nuit », de Colm Toibin (Flammarion, traduit de l'anglais par Anna Gibson, 388 pages, 140 F).